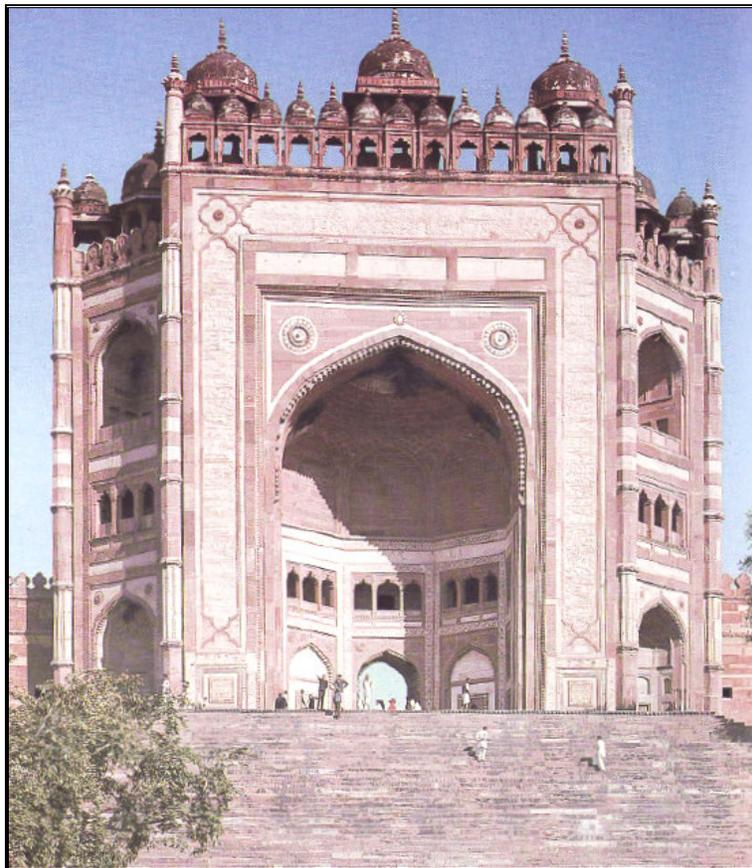


Yves Bourquin
Master of Theology
Sciences des religions
Université de Neuchâtel
Spécialisation Religion 2 (5 crédits)

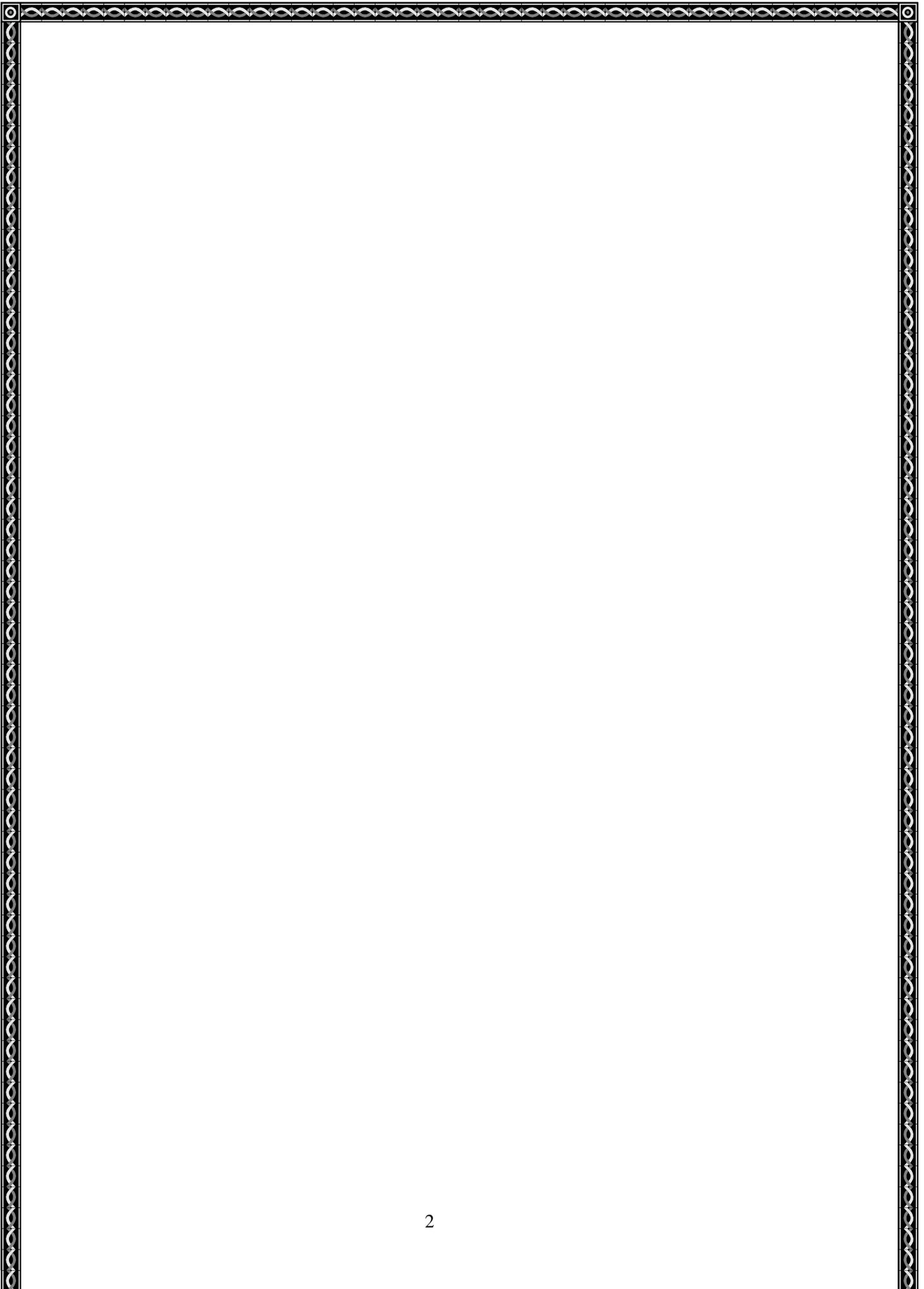
Sém.: L'Islam et les autres religions
Professeur : Jean-Claude Basset
Assistante : Marie-Thérèse Soler
Université de Lausanne
Eté 2007

L'Islam en Inde

Brève histoire de la conquête et ses incidences socioculturelles



La Buland Darwasa, immense porte de la grande mosquée de Fatehpur-Sikri élevée par Akbar en 1575 pour commémorer sa victoire sur le Gujarat en 1573. De 40 Mètres de hauteur, cette porte est précédée d'une volée de marches hautes de 13 mètres.



*Si Allah demeure dans une mosquée,
 A qui appartient le reste du monde ?
 Les Hindous disent qu'Il demeure dans l'idole :
 Les uns et les autres se trompent !
 O Allah-Râm, c'est pour Toi que je vis,
 O Maître, aie pitié de moi !*

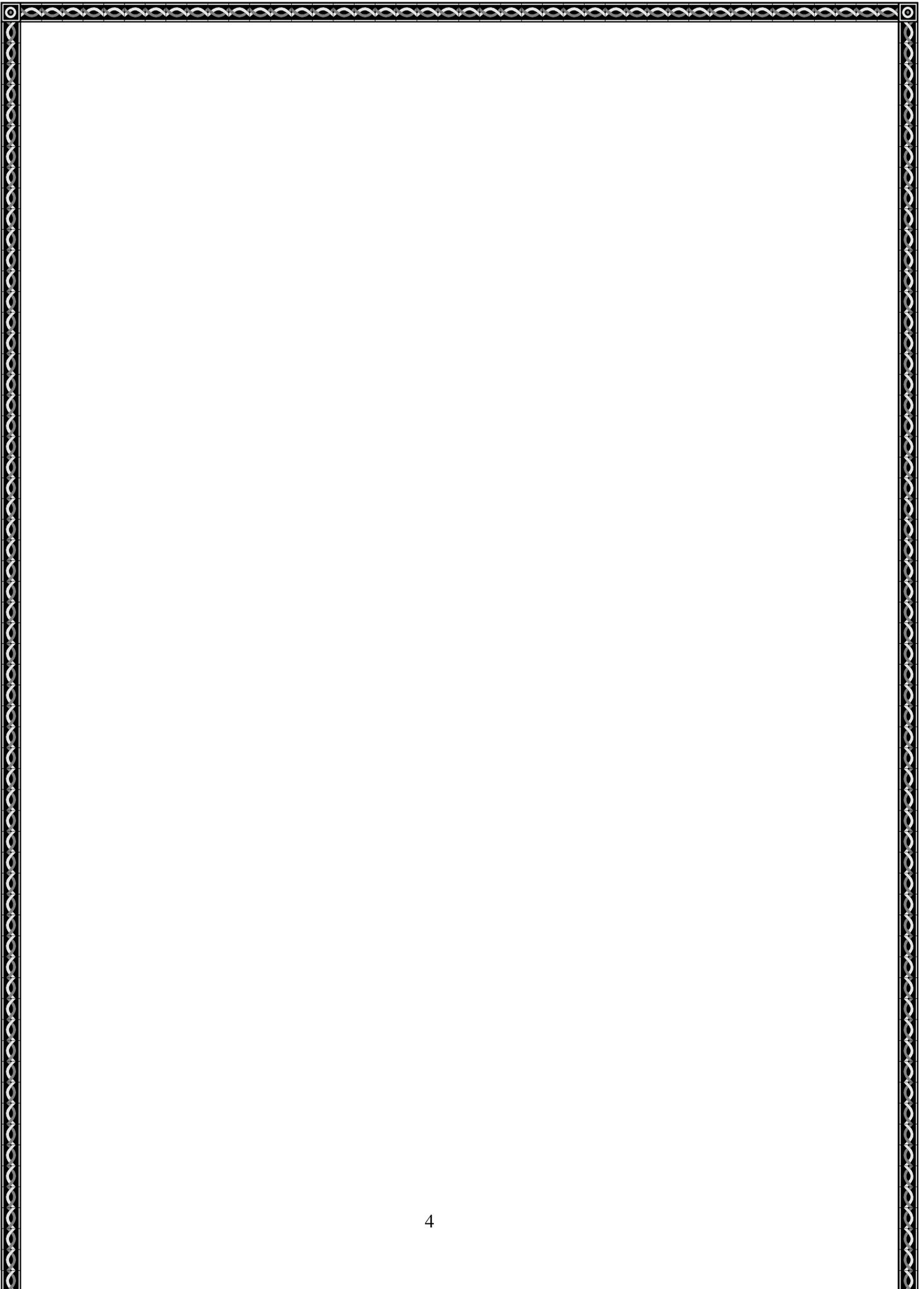
Parole de Kabîr, Satires VI (cf. Annexe 2)



Akbar (1556-1605)

0. Table des matières.

| | |
|---|-----------|
| 1. Introduction : L'Inde dans l'horizon du monde musulman. | 5 |
| 2. Brève histoire de la conquête musulmane en Inde. | 6 |
| 2.1 Les Débuts. | 6 |
| 2.2 Le sultanat de Delhi. | 7 |
| 2.3 L'Inde Moghole. | 8 |
| 3. Incidences socioculturelles de la conquête musulmane en Inde. | 10 |
| 3.1 L'hétérogénéité musulmane. | 10 |
| 3.2 Interaction entre musulmans et hindous dans le système social indien. | 11 |
| 3.3 Ségrégation et conversions. | 12 |
| 3.4 Bhakti, Soufisme et Sikhisme. | 13 |
| 4. L'Inde vue par les penseurs musulmans. | 15 |
| 5. Conclusion. | 17 |
| 6. Bibliographie. | 18 |
| 6.1 Ouvrages généraux. | 18 |
| 6.2 Articles. | 18 |
| 6.3 Sources. | 18 |
| 6.4 Iconographies. | 18 |
| 7. Annexes. | 19 |



1. Introduction : L'Inde dans l'horizon du monde musulman.

On peut dire que dès les premiers temps de l'islam, l'Inde et surtout l'Inde maritime a appartenu à ses horizons comme elle avait d'ailleurs appartenu à ceux de l'Antiquité. Mais la péninsule arabique a semblé dans un premier temps plus désireuse de se tourner vers le bassin méditerranéen et donc vers les affrontements de la chrétienté que vers la large embrasure de l'Océan indien. Ceci sans doute fut dû à la longue pratique des routes caravanières qui ceignaient le bassin méditerranéen.

Le but de mon introduction est de montrer en quelques lignes, que j'espère être claires et précises, la place qu'occupe l'Inde dans l'ensemble du monde islamique. On a tendance à la considérer aujourd'hui comme faisant partie la périphérie de l'islam ; ce qui semble à première vue justifié si l'on prend en considération qu'après plus de dix siècles de pénétration forcée et de prosélytisme par le sabre, le pourcentage de musulmans en Inde (env.14%) soit encore si faible. Du point de vue de ce qu'on pourrait appeler la « pureté de l'islam », on constate que l'islam indien a subi la contamination des pratiques sociales et rituelles des nombreuses formes socioreligieuses locales que l'on amalgame sous le générique d'« Hindouisme ». Dans la puissante et violente rencontre de ces deux civilisations hétérogènes, l'islam de l'Inde a pris des aspects particuliers qui l'éloignent de la norme « arabo-islamique ». Pourtant, il n'est pas moins un islam au même titre que les autres, et cela malgré ses particularismes.

Depuis un millénaire, l'islamisation de l'Inde s'est jouée sur les deux niveaux que sont la politique et la religion: d'abord par l'immigration sur le sous-continent de mystiques musulmans (sans doute les premiers soufies) et ensuite par des campagnes militaires dont beaucoup (surtout au début) ne furent que de violentes razzias commanditées par des roitelets musulmans en mal de butin. D'autres entreprises d'annexion politique se prévalurent des vertus de la guerre sainte mais durent évidemment s'assortir de compromis quant à la mise en pratique de la loi coranique en terre conquise. Il faut encore ajouter comme facteur d'islamisation, les marchands qui établirent les premières communautés musulmanes de l'Inde. L'histoire nous montre que même si aujourd'hui, on considère l'Inde comme étant à la périphérie de l'islam, il y a seulement quelques siècles, elle était son principal horizon et même l'un de ses centres.

Si l'on regarde sa situation géographique, on se rend compte que l'Inde est entourée de pays à forte concentration musulmane. A l'Est, l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan, à l'Ouest le Bangladesh et plus au sud toute l'Indonésie qui demeure l'un des principaux fronts de l'islam. Ainsi, géographiquement et démographiquement (il y a plus de 100 000 000 de musulmans en Inde), on ne peut prétendre que l'Inde soit à la périphérie de l'islam.

Du point de vue culturel, il est encore bon de rappeler que la civilisation indo-musulmane a produit, dans l'architecture, les arts, les belles-lettres, l'historiographie, la spéculation théologique et les sciences des réussites qui sont parmi les plus brillantes du monde musulman.

Ainsi, d'entrée de jeu on voit que la fascination que l'Inde exerça sur l'islam va la placer au centre de son histoire. Mais l'Inde de l'islam ne sera jamais totalement atteinte : Jamais l'islam ne pourra l'appivoiser vraiment, ni par la force, ni par la ruse et l'ironie de l'histoire (autant politique qu'en ce qui concerne des idées) nous tend à croire que c'est l'islam qui s'est laissé appivoiser par l'Inde.

2. Brève histoire de la conquête musulmane en Inde.

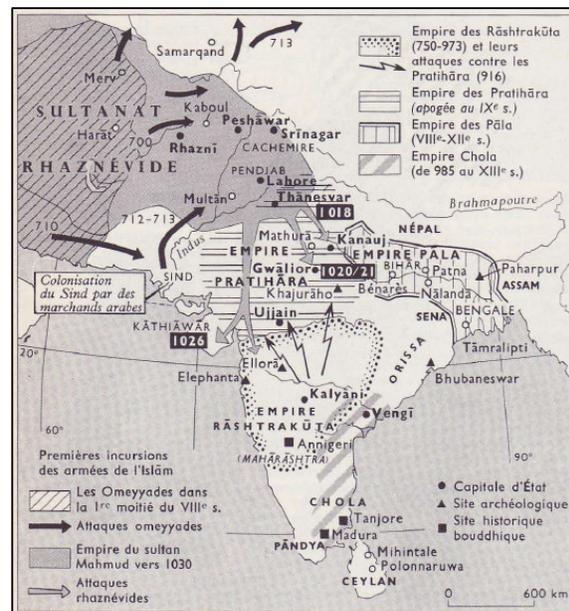
2.1 Les Débuts.

Il semble que l'islam ait atteint le sous-continent indien dans la décade qui suivit sa naissance grâce à la venue de marchands arabes qui faisaient déjà du commerce sur ses rives avant de se convertir à l'islam. Il semble que la cohabitation entre ces premiers marchands musulmans et la population indigène fut totalement pacifique. De plus au nord de l'Inde, dans la région du Panjab, du Kashmir et du Bengale, des activités commerciales sont attestées depuis le VIII^e siècle avec la Turquie et l'Asie centrale. Au XIII^e siècle la plupart de ces marchands se sont sédentarisés dans ces régions.

Pourtant, l'Inde offrait un terrain de prédilection qui allait bientôt devenir la proie de conquérants sanguinaires. En effet, elle était divisée en une multitude de petits royaumes dont les chefs se disputaient continuellement la suprématie. De plus, ceux-ci avaient au fil des siècles développé un esprit fort chevaleresque en ce qui concerne leur art militaire et il n'était pas question pour eux de faire la guerre sans un minimum de savoir vivre. En bref, ces stratèges indiens étaient de véritables gentilshommes. Enfin, il va sans dire qu'en comparaison des montagnes arides de l'Afghanistan et du désert d'Arabie, l'Inde apparaissait comme un pays de cocagne aux richesses sans nombre.

La première incursion militaire significative en l'Inde fut l'apanage de Muhammad ibn Qasim qui conquiert la vallée de l'Indus entre 711 et 715. Mais c'est sous Mahmud de Ghazni au XI^e siècle que l'Inde subcontinentale fut réellement percée. Ce souverain régnait sur la région de l'actuel Afghanistan et son grand-père, Alptegin s'était déclaré souverain indépendant du Khorasan (région située au nord-est de l'Iran) au détriment du Calife de Bagdad dont l'autorité montrait de sérieux signes de faiblesses. Mahmud ne fit qu'une interminable série d'allers et retours entre Ghazni, sa capitale, et l'intérieur du sous-continent.

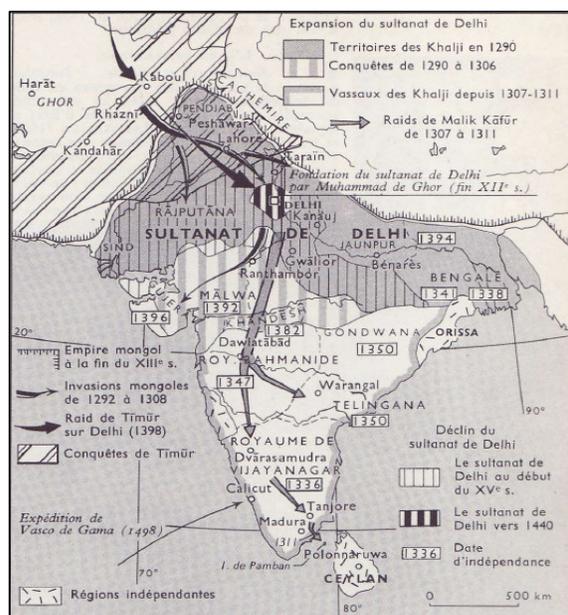
Il pénétra le Pendjab et pilla les villes de Multân, de Lahore jusqu'à Thanesvâr, au nord de Delhi. Puis, dans la frénésie de richesses qui l'animait, il poussa encore plus au sud jusqu'à Gwalior et même à l'orée du Deccan. Le but des invasions de Mahmud, cependant, ne fut jamais la conquête d'un empire en Inde mais plutôt l'approvisionnement grâce aux richesses indiennes de son propre royaume du Khorasan. Malgré tout, il justifia néanmoins ses incursions barbares en terre panjabie du nom de *jihad* et s'adonna sans doute à la conversion des autochtones, dût-il le faire à la force de l'épée. Certains historiens pensent d'ailleurs que c'est à cause de ses pillages et de ceux de ses successeurs que le Bouddhisme disparut quasi totalement du territoire indien. Les pillages de Mahmud durèrent 30 années, de l'an mil à l'an 1030 et c'était la première



fois qu'un souverain musulman se faisait reconnaître en Inde. Les successeurs de Mahmud, que l'on désigne de nom de Ghaznavides, tentèrent tant bien que mal de garder les territoires du Pendjab annexés alors au sultanat du Khorasan.

2.2 Le sultanat de Delhi.

La poussée musulmane reprit en 1191, quand un afghans, Muhammad de Ghor, fondateur de la dynastie des Ghurides, élimina les Ghaznévides puis fonda le sultanat de Delhi après avoir éliminé le rāja du lieu, Prthvī Rāj. La principale conquête des Ghurides fut l'annexion du Bengale. La capitale ne devint cependant pas immédiatement Delhi, car Muhammad de Ghor avait son Quartier général à Ghazni. Il laissa à Delhi une immense armée et son plus fidèle général, Aibak. Ce dernier, tout en restant fidèle à Muhammad de Ghor, se donna comme objectif de conquérir l'Inde entière. A la mort de Muhammad, son neveu monta sur le trône de Ghazni et, n'ayant aucune intention de se rendre en Inde, fit parvenir à Aibak, des attributs royaux et le fit sacré *malik* (roi) de l'Hindustan en 1206. Aibak, bien que vassal du sultan de Ghazni, devenait dès lors indépendant. Après avoir conquis toute la mésopotamie gangétique, Aibak mourut en 1210, et suite à quelques intrigues de cours, son gendre Iltutmish monta sur le trône de Delhi. Le règne d'Iltutmish fut brillant et on peut le féliciter d'avoir chassé une horde de mongols envoyés par Gengis Khân. Après son règne, le pouvoir resta dans sa descendance jusqu'en 1265, puis fut repris par un ministre de la dynastie, Balban Shah qui sut lui donner un dernier éclat. Ce fut la fin de la dynastie des Mamlouks à Delhi. (Nommés ainsi du fait qu'ils étaient des anciens esclaves turcs au service des sultans iraniens.)



C'est alors que va commencer la grande époque du Sultanat de Delhi, lors de laquelle vont se succéder trois dynasties : Les turcs Khalji, puis les Tughluq, aussi des turcs, et enfin des afghans, les Lodi. Les Khalji qui régnèrent de 1290 à 1320, durent aussi combattre les mongoles et poussèrent leurs conquêtes vers le sud. A présent, toute l'Inde du nord était sous la domination des musulmans, les derniers rois du Rajputana (l'actuel Rajasthan) étaient tombés. Puis le pouvoir passa aux mains des Tughluq qui régnèrent de 1320 à 1398. La politique expansionniste de leurs prédécesseurs fut menée à bien, à tel point qu'au milieu du règne de Muhammad Ibn Tughluq¹ (qui régna de 1325 à 1351), aux alentours de 1326-1327, l'Inde presque entière était conquise, sauf l'extrême sud. Mais cela ne

dura pas, à défaut d'administration, et la majeure partie des états conquis par Muhammad ne manqua pas de se révolter et de déclarer l'indépendance. Son successeur, Firuz Shah (1351-

¹ Il faut mentionner que Muhammad Ibn Tughluq entreprit de déplacer sa capitale administrative, qui était à ce moment située à Delhi, vers une petite ville au nord du Deccan nommée Daulatabad : Cet exode déplut fortement aux notables du sultan. Cependant, Muhammad la leur imposa. Ainsi, en 1327, la population musulmane dans sa majeure partie fut obligée à prendre la route vers le sud pour atteindre, après de multiples tribulation, la ville de Daulatabad.

1388) fut un souverain tout militaire et conquérant qui se renforça quelque peu la puissance du sultanat au détriment de l'harmonie avec les hindous. Peu après cela, sous Nasir ud-Din Mahmud Tughluq (1384-1413), un raid éclair organisé par un turco-mongole nommé Timur, connu sous le nom de Tamerlan par les occidentaux, déferla sur l'Inde entre 1498 et 1499, après quoi l'anarchie régna parmi les chefs musulmans et le pays tout entier connut des heures extrêmement pénibles.

A la fin du XVe siècle, l'Inde est une terre divisée entre états musulmans et états hindous rivaux. Les turco-mongols de Tamerlan ont brisé les tentatives d'unification du sultanat de Delhi qui se trouve dépouillé du Bengale, du Gujarat et du Malava. La dynastie des Lodi, qui régna de 1451 à 1526, tenta en vain de consolider une dernière fois la puissance du sultanat mais elle fut confrontée à d'insurmontables problèmes. En effet, les petits royaumes hindous du Rajputana acceptaient mal la domination musulmane et de nombreux foyers de révoltes surgirent dans cette région. Dans le Deccan, le royaume musulman des Bahmanides, qui fut établi dès 1347 sous le sultanat de Muhammad Ibn Tughluq, se trouve morcelé en cinq régions qui appliquent l'adage « si tu veux la paix prépare la guerre ». Mais cette situation morcelée entre le sultanat de Delhi, les raja du Rajputana, les rois bahmanides et encore ceux de l'extrême sud de l'Inde (royaume du Vijayanagar qui restera indépendant jusqu'en 1565) demeure néanmoins assez stable car chaque état a en quelque sorte retrouvé l'équilibre féodal qui caractérisait l'Inde avant le sultanat de Delhi. Il semble d'ailleurs qu'au niveau des arts, qui sont d'habitude un bon indice de la qualité de vie d'un état, l'Inde ait été là dans une époque très florissante.

2.3 L'Inde Moghole.



En 1483, les ennemis des Lodi firent appel à Bâber, un descendant de Tamerlan, qui régnait sur la région de Kabul afin de détrôner Ibrahim Lodi, qui sera le dernier des Sultans de Delhi. Ce Bâber avait le titre de Padishah (Empereur). Ainsi, suite à une belle campagne, en avril 1526 Bâber entra dans la capitale Delhi et s'y faisait reconnaître comme souverain fondant ainsi une nouvelle dynastie, impériale cette fois-ci, celle des Timurides, plus simplement appelés Moghols². Il s'installa ensuite dans la ville d'Agra qui deviendra alors la capitale de tous les souverains Moghols. Bâber réussit à soumettre l'ensemble du territoire allant de la région de Kaboul jusqu'aux frontières du Bengale. Cependant, il n'avait aucun goût pour les choses administratives et il se

soulagea complètement de ce rôle sur de petits administrateurs locaux nommés jagirdar. A sa mort, en 1530, son fils Hamayun héritait néanmoins d'un empire assez stable bien que désuni politiquement. Neuf ans après son sacre, il fut vaincu et exilé par un afghan du nom de Sher Shah. Ce dernier fut un brillant souverain qui eut à cœur d'améliorer le système fiscal,

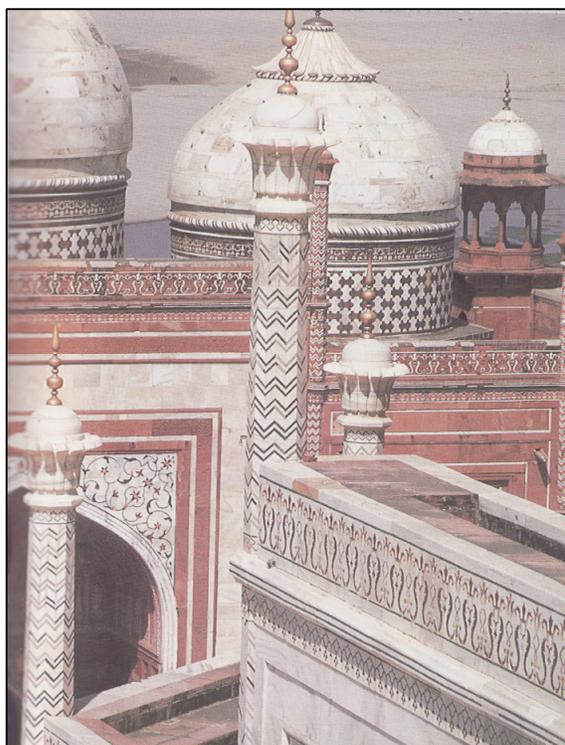
² Le nom « moghole » semble être simplement une déformation de « mongol ». Babur étant descendant de Tamerlan, il est turco-mongol.

3. Incidences socioculturelles de la conquête musulmane en Inde.

Avant l'invasion musulmane, la société hindoue était dans l'ensemble assez homogène, malgré son immense superficie et en dépit du fait qu'elle avait déjà été envahie à de nombreuses reprises auparavant. Ses envahisseurs précédant avaient bien sûr amené avec eux nombre de coutumes que les natifs indiens avaient, au fil du temps, en grande partie absorbées. Il est important de préciser que le peuple hindou ne s'est défini que par la négative. En effet, les motifs religieux souvent rigides de ses envahisseurs avaient forcé les indiens à se définir culturellement et religieusement. La dénomination d'« Hindous » leur fut d'ailleurs octroyée par les musulmans et les désigne simplement comme habitants de l'Indus. Les Britanniques la reprendront pour désigner le peuple indien non politiquement mais religieusement.

Quoi qu'il en soit, devant ce nouvel envahisseur particulièrement inflexible en matière religieuse, le peuple indien eut à réagir et sa réaction n'alla pas sans provoquer de contre réaction chez les musulmans. C'est de ces interactions que nous allons parler à présent.

3.1 L'hétérogénéité musulmane.



Détails de l'architecture et des incrustations de pierres de couleurs du Taj Mahal.

l'armée étaient immanquablement tenus par des Ashraf alors que les Ajlaf étaient chargé des travaux de la terre et parfois de l'artisanat. Même dans les arts ou la culture, qui dépendaient de mécènes – le plus souvent les monarques – les Ashraf étaient souvent privilégiés.

Bien que le concept de fraternité (Quam) soit capital dans l'Islam, on ne peut pas dire que la société musulmane indienne fut très homogène. En effet, les immigrants musulmans appartenaient à de nombreuses tribus venant de contrées diverses avec des coutumes et des langues différentes. Il y avait des Arabes, la plupart commerçants, des Turcs, des Afghans et des Perses qui prenaient tour à tour part aux fonctions politiques selon l'origine du souverain au pouvoir. En effet, un roi perse favorisait toujours une cours perse, de même pour les Afghans ou les Turcs. En plus de ces musulmans venus de l'extérieur (que l'on nomme « Ashraf »), il y avait une masse très importante et majoritaire de musulmans indiens convertis ou descendants de convertis (désigné par le vocable « Ajlaf »). Un gouffre immense séparait les immigrants des convertis, naturellement au détriment des seconds toujours jugés inférieurs. Les postes à responsabilités, tant dans l'administration ou la politique que dans le commerce ou

En plus de ces séparations d'ordre social, il y avait les distinctions religieuses. En effet, au temps d'Akbar, la société musulmane se répartissait entre 72 sectes. (Ce chiffre est un hadith, son crédit

est donc limité, mais il trahit néanmoins une certaine réalité.) Certaines étaient shiites, d'autres sunnites ; certaines étaient de stricte observance, d'autres manifestaient un esprit d'ouverture ; certaines avaient les vues mystiques des soufies et d'autres se réclamaient des ulama. Par ces exemples, on voit que le système des castes ne concernait pas seulement la société non musulmane. Bien au contraire, les enfants de l'Islam s'y étaient totalement pliés de sorte qu'une réelle imbrication entre hindous et musulmans était née au sein des classes populaires.

3.2 Interaction entre musulmans et hindous dans le système social indien.

Comme chacun sait, la structure sociale indienne est construite autour de la caste. La caste est le plus fort marqueur identitaire indien au point que si un homme se trouve déchu de sa caste, il se trouve privé de tout moyen de subsistance car elle définit son métier, son origine, sa religion. En principe, quand on naît dans une caste, on y meurt. Le seul moyen d'évoluer un peu dans ce système est d'avoir la chance de contracter un mariage avantageux, ce qui est chose très difficile. Les castes concernent chaque membre de la société, de la plus haute comme de la plus basse extraction. Et si les membres des plus basses castes sont nommés « hors caste », c'est un abus de langage. Plus une caste est élevée, plus ses membres sont jugés purs : les Brahmanes, qui occupent les fonctions religieuses et les Kshatriya, dont l'apanage est la défense occupent le sommet de la pyramide. Viennent ensuite les propriétaires terriens, les commerçants et les artisans ; puis les manœuvres et les serfs et enfin ceux que l'on nomme « intouchables ».

Cette structure si rigide, les musulmans n'eurent d'autre choix que de la pénétrer et de s'y faire une place. Mais le processus fut très lent et il y eut de multiples interactions (Cf. chapitre suivant). Au niveau des classes dirigeantes, le problème ne se posa quasiment pas car, l'Inde étant sous domination musulmane, seuls les musulmans y occupaient des postes. Par contre, il est vrai que certains Brahmanes surent de temps à autre s'arroger un peu de pouvoir dans l'entourage direct des souverains, si bien sûr ces derniers avaient un esprit d'ouverture. Mais l'interaction fut plus importante au sein de la grande masse populaire où se côtoyaient des castes musulmanes et hindoues de tout corps de métiers. Il est aussi important de préciser que l'interpénétration ne fut pas la même en milieu urbain et en milieu rural. La société rurale resta, à la différence de l'urbaine, en majorité hindoue. Les chefs de village étaient la plupart du temps encore des Brahmanes. En ville, les musulmans étaient majoritaires et un grand clivage séparait castes musulmanes et caste hindoues même si leur activité était identique.

Cependant, on aurait tort de voir les classes hindoues moyennes et inférieures comme totalement écrasées par le joug musulman car, du point de vu social et économique, on peut clairement délimiter les frontières du pouvoir des envahisseurs. En effet, en six siècles de domination, ceux-ci n'ont jamais exercé un pouvoir comparable à celui des britanniques car ils ont négligé plusieurs points dans leur administration qui laissèrent quelques forces aux hindous. La première de leur force venait du fait qu'ils restaient le plus souvent propriétaire de la terre. En effet, la majorité des zamindars (propriétaires terriens) étaient hindous et à ce titre se voyaient octroyer des privilèges vu que la production de leurs terres étaient indispensables aux musulmans. Ainsi, les villageois et les laboureurs étaient, à leur suite, bénéficiaires de ces privilèges. Les zamindars faisaient donc offices de tampon entre le gouvernement musulman et le peuple rural. La deuxième force des hindous était financière et commerciale. En effet, ils ont toujours su garder le monopole des affaires et de l'usure et les importantes rentrées d'argent qu'ils occasionnaient les mettaient en bonne position face à leurs dominateurs. En effet, ces derniers n'étaient pas là en tant que commerçants mais bien comme chefs de guerre et conquérants et si l'on comptait un petit groupe de marchands arabes sur la côte ouest (Kerala),

ils se trouvaient sous domination hindoue. Même au sein de l'administration, les hindous devaient avoir une place car il aurait été impossible de gouverner l'Inde sans leur aide.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, la présence hindoue dans les sphères administrative et politique dépendait fortement de l'esprit d'ouverture des souverains. En effet, sous un monarque éclairé les hindous se trouvaient protégés ; leurs droits et privilèges se voyant augmentés alors que sous un despote rigoriste se succédaient conversions forcées, pillages et destructions de temples. Mais les bases de la société ne s'en trouvaient que peu ébranlées.

3.3 Ségrégation et conversions.

Il faut savoir que la société coranique est, de près ou de loin, toujours une société missionnaire. C'est le devoir de chacun de ses membres de propager le message du prophète et d'aider le monde infidèle à se convertir. C'est pourquoi, la majorité des conquérants de l'Inde, surtout en ses débuts, ont pénétré le pays sous le couvert du jihad. Ils ont détruits de nombreux temples et piller leurs trésors, souvent considérables. Avec les richesses des pillages, ils ont fait bâtir des mosquées et ont poussé un grand nombre d'indiens à la conversion. Durant presque tout le sultanat de Delhi, les hindous qui voulaient le rester durent payer la jizia. (Ce qui signifie que très tôt les musulmans s'efforcèrent de voir les hindous comme faisant partie des peuples du Livre, cf. Infra ch.4 car eux seuls pouvaient bénéficier de la jizia.) Certains sultans, comme Ala ud-Din Khalji, ne voyait dans cette taxation qu'un moyen de s'enrichir alors que d'autre, comme Muhammad Ibn-Tughluq ou plus encore son successeur Firuz Shah, l'érigèrent comme moyen de discrimination. Et si auparavant seules les classes productrices devaient s'en acquitter, sous les Tughluqs l'impôt s'étendit même sur les classes intellectuelles (brahmanes et autres). Ceux qui payaient la jizia devenaient des « zimmis », c'est-à-dire des infidèles protégés et se voyaient contraints par toutes sortes d'interdits et d'obligations tels que l'interdiction de bâtir ou de réparer leurs temples et l'obligation de respecter les musulmans ; l'interdiction d'être armé et l'obligation de porter des habits distinctifs. Sous les Moghols, la jizia fut suspendue et avec elle la ségrégation des hindous se dissipa quelque peu. Les Empereurs Akbar, Jahangir et Shah Jahan, avec leur esprit très ouvert, contribuèrent beaucoup à la dispersion de mouvements philosophico-religieux syncrétistes, tels ceux de la Bhakti ou encore le Sikhisme. Les choses se gâtèrent à nouveau sous Aurangzeb qui, en pieux musulman qu'il était, fit rétablir la jizia.

Si certains indiens payèrent la taxe, d'autres, pour toutes sortes de raisons, préférèrent ou durent se convertir. Il faut savoir que la mentalité religieuse des hindous n'était pas la même que celle des musulmans. Ces derniers étaient le plus souvent exclusifs alors que les autres étaient inclusifs. Pour les musulmans, en effet, les hindous étaient des infidèles alors que les hindous quant à eux voyaient l'Islam comme une branche de la religion universelle qui n'était aucunement en contradiction avec d'autres de leurs croyances comme le Shivaïsme ou le Vaishnavisme. Il en découle que toute notion d'apostasie leur était totalement étrangère. Il n'y avait, dans le principe en tout cas, pour les indiens aucune honte religieuse à se convertir à l'Islam. Bien plus grande fut la contrainte sociale. En effet, à cause de la rigidité du système des castes, les conversions individuelles n'étaient pas monnaie courante car un membre isolé d'une caste ne pouvait se convertir si les autres membres ne le suivaient. A l'inverse, une conversion massive s'opérait si un chef de caste décidait d'embrasser l'Islam.

Parallèlement, les musulmans Ashraf (c'est-à-dire d'origine) des classes moyennes (artisans, bâtisseurs, péagers, etc.) s'organisèrent eux aussi en corporation qui finirent par être englobées totalement dans l'ensemble du système social.

Mais quelles furent les raisons qui poussèrent certains indiens à se convertir ? Au temps de la conquête, sous Mahmud de Ghazni par exemple, les conversions ont souvent été opérées par le sabre. On pense à ce propos que les Bouddhistes désertèrent totalement l'Inde car les musulmans opérèrent sur eux une telle pression, détruisant leurs monastères et lieux saints, qu'ils durent soit fuir, soit se convertir. Cependant, il semble que par la suite la force fut un faible facteur de conversion. La jizia, quant à elle, en fut grandement instigatrice. En effet, elle se révélait souvent être un tel joug que certaines fractions n'eurent d'autre choix que la conversion pour y échapper. Un autre facteur qui sembla être déterminant, c'est la possibilité qu'offrait l'Islam de changer sa condition sociale au sein du système castuel. Les intouchables par exemple avaient beaucoup à y gagner. La conversion offrait la seule possibilité de transcender la notion brahmanique de pureté. A ce propos, lorsque des brahmanes avaient, lors d'une conquête, été fait prisonniers, ils préféraient parfois se convertir plutôt que de subir les innombrables épreuves de purification qui les attendaient dans le cas où ils seraient libérés. Autrement, on mesure mal l'influence que purent avoir certains charismatiques, soufies, fakirs ou bhakta, sur les masses populaires. Ces derniers occupèrent une grande place dans le processus de sanskritisation³ et d'unification de la société indienne. Dans la conception brahmanique, en accord avec la loi du *karman*, les classes inférieures de la société n'avaient aucun droit à un quelconque salut, les conséquences de leurs actes passés les ayant faits renaître dans une si vile condition. Au contraire des Brahmanes, les soufies, les fakirs, les sikh, les bhakta et d'autres encore offraient aux peuples l'espoir du salut.

3.4 Bhakti, Soufisme et Sikhisme.

On a parfois cru à tort que le soufisme était né de la rencontre de l'Islam et de l'Inde. Or, il semble qu'il ait été présent dès les premiers temps de l'Islam. Cependant, il n'y pas lieu de douter que c'est en Inde et alentour qu'il a reçu son parachèvement. Cette voie de l'Islam n'est aucunement syncrétiste ; le soufisme est un pur Islam. Pourtant, sa conception du monde, de même que sa pratique, convenait très bien à l'esprit indien. Il fut de sorte un facteur déterminant de l'islamisation en Inde. En effet, si les ulama qui représentaient les docteurs de l'Islam, sévissaient dans l'entourage des souverains, conseillant ces derniers sur la conformité de leur gouvernement à la sharia, les soufies eux, bâton à la main et prière en bouche, sillonnaient le pays et frappaient à la porte des gens pour transmettre la parole de l'Islam. Ils étaient en cela proches des guru tant vénérés par les masses. Dans l'esprit populaire, les soufies reçurent très vite le même statut que les



Temple d'or de la secte Sikh à Amritsar en 1574

saints hindous et les tombes de certains grands maîtres devinrent même des lieux de pèlerinage tant pour les musulmans que pour les hindous. Le soufisme offrait ainsi aux indiens une doctrine proche de leur sensibilité très mystique couplé de la possibilité de recevoir un salut hors de l'éternel cycle des renaissances, auquel tout indien quelle que soit son extraction tente d'échapper. Cette voie de l'Islam trouva en Inde un terreau bien fertile qui donna de temps à autre naissance à des sectes ambiguës qui portèrent, aux yeux des ulama, la disgrâce sur les soufies.

Parallèlement, de nouveaux philosophes apparaissent du côté hindou. Ces bhakta, comme

³ Le processus de sanskritisation se met en place lorsque les strates jugées inférieures de la société commencent à avoir accès aux valeurs et privilèges des classes supérieures.

on les appelle car ils pratiquent la dévotion (du Skt *Bhaj*- louer, honorer), à l'instar des soufies, parcourent les chemins en prêchant que tout être humain (femmes comprises) peut obtenir la libération en cette vie, quelle que soit sa caste et son origine religieuse. Il suffit pour cela qu'il s'adonne à la prière contemplative et à un amour béat envers la Divinité de sorte que son âme se fonde à celle de l'Être suprême (Krishna ou Râma le plus souvent). De multiples écoles de bhakti voient le jour, sous la conduite de maîtres spirituels comme Vallabha (1475-1531) à Bénarès ou Chaitanya (1485-1533) au Bengale. Ainsi, les bhakta condamnent le système des castes et s'opposent à l'hégémonie brahmanique. Ils proclament leur identité de vues avec les mystiques soufies, considérant Râma ou Krishna comme d'autres noms pour le même dieu, nommé Allah par les musulmans.



Shrî Chaitanya Mahâprabhu au Bengal.

Annexe 3), un saint révérend autant du côté musulman que du côté hindou (1440-1518) auquel il empruntera, pour une grande part, la philosophie. Puis il partira sur les chemins de l'Inde et suivra même son ami musulman Mardana dans son pèlerinage vers la Mecque. A son retour, il réunira une communauté et fondera un village du nom de Kartarpur (ville du créateur). Il y enseignera que la religion est là pour unir les hommes et non pour les distinguer et s'opposera de la sorte à tout système socioreligieux discriminatoire, et premièrement aux castes. Pour lui, il n'y a ni hindou ni musulman et la terre indienne appartient aux deux. Son mouvement se perpétua jusqu'à nos jours bien qu'il eut à subir de nombreuses tribulations. Ils furent persécutés par les musulmans d'abord puis par les anglais ce qui obligea la secte sikh à se convertir en une véritable milice armée. Les soldats sikh réussirent même à se conquérir un petit royaume entre 1780 et 1839 qu'ils durent céder aux Britanniques. Ils représentent aujourd'hui, 1,8 % de la population indienne et sont largement représentés dans la diaspora indienne.

Ainsi, nous voyons que l'Inde si elle n'avait pas reçu la visite de l'Islam aurait une face bien différente tant les interactions entre hindous et musulmans furent alambiquées. Et encore nous n'avons que peu mentionné les arts et l'architecture car c'est bien dans ces domaines que l'interaction accoucha de ces plus beaux rejetons. Les danses indiennes aux gestuelles si précises se sont développées à la cour des souverains et avec elles la musique. On connaît le patronage des Moghols pour les peintres miniaturistes et si l'Inde est sans doute le pays qui compte le plus de palais, c'est parce que chaque souverain avait goût de rivaliser avec ses prédécesseurs et ainsi montrer à la face du monde que ce fut sous son règne que l'Inde atteignit son apogée.

Comme on peut s'y attendre, la bhakti, en proclamant l'identité de l'Être suprême hindou et d'Allah, ouvrit la porte vers le syncrétisme. Plusieurs mouvements naîtront dans cette lignée et le sikhisme est, à mon sens, le plus connu. Il semble que Guru Nanak, le fondateur du mouvement, naquit près de Lahore, dans l'actuel Pakistan, de parents hindous appartenant à une caste de marchands. Il fut très tôt fasciné par la spiritualité et se montra être un étudiant particulièrement zélé. C'est lors de ses études qu'il découvrit la poésie de Kabîr (cf.

4. L'Inde vue par les penseurs musulmans.

Suite à la campagne de Muhammad ibn Qasim contre le Sind (Indus), l'intérêt des penseurs islamiques se tourna vers la culture indienne. En réponse à ces rencontres avec l'Inde, l'Islam développa sa propre approche des traditions indiennes. Ce qui va être significatif, c'est que cette approche a de nombreux points communs avec celle que nous utilisons aujourd'hui dans nos académies européennes, sous couvert de ce que nous appelons « Sciences des Religions ». Un grand travail de traductions fut très tôt entrepris, le plus souvent en langue persane ou Arabe, des principaux textes indiens, tous sujets confondus et l'on sait que leur réception influença les penseurs dans de nombreux domaines, tels la médecine, l'astronomie, la chimie, les mathématiques (le zéro est un concept indien). Il semble néanmoins que ce fût toujours les textes scientifiques qui furent à l'honneur, ceux à caractère religieux ou philosophique étant ignorés. On pouvait trouver cependant certaines observations concernant les religions indiennes ainsi que le mode de vie des indiens dans différentes classes d'ouvrages, telles que les récits de voyageurs, les encyclopédies et les *aja'ib* (écrits sur les singularités du monde) : les premiers rendant bien compte du mode de vie des indiens, les second dissertant sur les visées théoriques de la pensée brahmanique et enfin les derniers relatant avec moult détails les hauts faits de certains magiciens et autres thaumaturges.



Abu Alraihan Muhammad Ibn Ahmad Al Biruni

Cependant, toutes ces contributions furent totalement éclipsées par la rédaction d'un ouvrage, devenu par la suite ultra-célèbre, le *Kitab al-Hind* (livre de l'Inde) du savant Al-Biruni. Ce livre est encore aujourd'hui notre plus grande source d'information sur l'Inde du XI^e siècle. Al-Biruni naquit en 973 à Chwarezm en Asie Centrale et mourut à Ghazni en 1048. Il fait partie

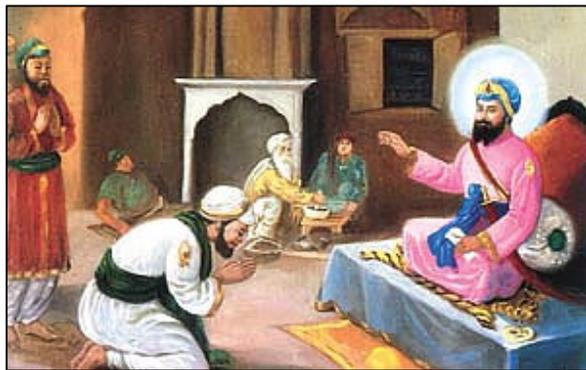
des plus grands savants que la terre ait portés et ses compétences se situaient tant en géographie qu'en astronomie et mathématique. Mais plus encore, il allait devenir le premier historien « scientifique » de l'Inde. Lorsque Mahmud de Ghazni entreprit sa percée au cœur du sous-continent, Al-Biruni lui emboîta le pas et le suivit durant toute son activité militaire au nord de l'Inde. Son but était clair : donner une description précise des faits et gestes des indiens, de leurs croyances religieuses et philosophiques et de leurs structures sociales sans faire interférer aucun jugement de valeur. Al-Biruni étudia également les langues indiennes, le Sanskrit en tous cas, et put ainsi avoir accès aux sources qu'il cite souvent avec précision. Il connaît la *Bhagavadgîtâ*, les grands *Purâna*, les *Yogasûtra* de Patañjali et d'autres textes philosophiques. De plus, bien qu'il écrive en Arabe et traduise ses sources, il a toujours veillé à laisser en transcription (sans les traduire ou les identifier) les noms des divinités ; ce qui n'avait jamais été fait avant lui. Au début de son œuvre, Al-Biruni expose ses principes méthodologiques et les difficultés qu'ils peuvent entraîner. Il expose l'antagonisme fondamental qui existe entre Hindouisme et Islam. Il discute même les problèmes de traduction. Il se veut au clair avec les difficultés et par là montre une distance herméneutique que l'on qualifierait de nos jours de scientifique et d'objective. De plus, il distinguera tout au long de son ouvrage ce qui a trait à la religion populaire et rurale de ce que sont les vues des penseurs et des philosophes, montrant de là sorte que les penseurs indiens croient eux aussi en un Dieu unique, principe de tout, qu'ils nomment *Ishvara*. Il ne se

privera pas de comparer entre elles les vues philosophiques qu'il connaît (aussi avec celles des Grecs) et même avec les principes de l'islam et surtout avec le soufisme en qui il trouvera la jonction entre ces deux antagonismes. En résumé, le livre de l'Inde est un ouvrage qui utilise systématiquement des sources examinées et jugées fiables et qui reconnaît les principales difficultés herméneutiques dues à son entreprise. Il est constitué d'un résumé *sine ira et studio* de la terre, de la vie, des croyances et de la structure sociale des indiens.

Il semble que le Kitab al-Hind ne jouit pas tout de suite d'une réputation à la hauteur de son mérite. En effet, Shahrastani, un autre historien des religions significatif de la fin du XI^e siècle qui écrivit une histoire du monde, le Kitab al-Milal wa'n-nihal, ne mentionne pas le livre de l'Inde d'Al-Biruni. Selon l'avis de Wilhelm Halbfass⁴, l'ouvrage de Shahrastani n'est aucunement comparable à celui d'Al-Biruni tant du point de vue des informations que des réflexions. A part une petite section sur le Bouddhisme, Shahrastani ne va pas au-delà de ce qui était déjà mentionné dans les encyclopédies de son temps.

Les traditions religieuses de l'Inde furent aussi décrites dans l'histoire du monde de Rashid ad-Din qui, à la différence de Shahrastani connaît et cite de nombreuses fois Al-Biruni. Rashid ad-Din (1247-1381) était un physicien qui fut mandaté par Ghazan Mahmud, un musulman converti, ilkhan de Perse, de faire l'histoire des turco-mongols depuis Gengis Khan. Son ouvrage, écrit en Persan, est d'une grande précision et fournit nombre de détails notamment sur la conception chronologique des indiens (yuga, mahâyuga, etc). Sa présentation est de type biographique et trouve de nombreux points communs avec les Jâtaka⁵ bouddhistes.

Jusqu'à présent, tous ces récits sur l'Inde avaient ceci en commun qu'ils la présentaient comme une terre exotique pleine de bizarreries. En somme, ils la décrivaient toujours de l'extérieur. Or, comme nous l'avons amplement vu, l'islam s'est implanté en Inde et s'y est considérablement développée. Les descriptions de l'Inde continuèrent pourtant, mais jamais plus avec cette distance critique qui caractérisaient les premiers historiens. Par exemple, le poète indo-perse Amir Khusrau (1253-1325) décrit très poétiquement d'un côté les destructions de temple et leurs conversions en mosquées et d'un autre côté, il célébra la science inégalée des Brahmanes, reconnaissant en elle l'expression d'un profond monothéisme. Il révéra également la beauté de la langue sanskrite.



Dara Shukoh recevant un sikh

On ne pourrait, dans ce chapitre, passé à côté de l'incroyable effort de l'empereur moghol Akbar puis de son petit fils méconnu Dara Shukoh en ce qui concerne la compréhension des traditions hindoues (et autres d'ailleurs). Akbar fit systématiquement traduire, avec l'aide d'hindous, en langue perse et turque, les textes sanskrits qu'il avait à sa disposition, créant ainsi une bibliothèque destinée à l'entendement de ses sujets. Le premier ministre de cet empereur, Abu'l-Fadl, contribua largement à son entreprise et lui fournit une synopse des « huit sciences » (A'In-i Akbari) des hindous. Abu'l-Fadl ne connaissait pas le Sanskrit mais avait à sa disposition un

⁴ Wilhelm Halbfass ; *India and Europe*, p.29

⁵ Récits biographiques fictifs mettant en scène les faits et gestes de Gautama Siddhârtha dans ses vies antérieures avant qu'il devienne le Buddha.

staff de traducteurs et experts qui le renseignaient. Son ouvrage atteint une grande précision et avait été clairement compilé en vue du rapprochement interreligieux qu'Akbar avait à cœur. (N'oublions pas que ce dernier, en monarque absolu, avait même apostasié l'Islam.) Son fils Jahangir poursuivit l'œuvre de tolérance de son père mais Shah Jahan fit à nouveau preuve de plus de rigueur. Quant aux deux fils de celui-ci, ils eurent des tendances radicalement opposées : Aurangzeb devint l'empereur le plus rigoriste quant à l'Islam alors que son frère, Dara Shukoh, s'adonna corps et âme (c'est sans doute pour cela qu'il ne sut tenir tête à son frère) à l'étude des traditions hindoues. Son ouvrage, en effet, nommé le Majma'al Bahrayn (Confluent des deux océans, cf. Annexe 2), tente de réconcilier Islam et Hindouisme. Il argumenta même que les expressions monistes des Upanishad étaient les premières traces de monothéisme au monde et qu'en cela, il fallait les voir comme fondements des révélations de Dieu, dont le Coran est l'ultime. Le corpus upanishadique constituait donc à ses yeux le principe sur lequel se fondaient la Torah, puis l'Évangile et enfin le Coran. La fin de Dara Shukoh fut malheureusement tragique vu qu'il fut exécuté par ordre de son frère en 1659.



Le mausolée d'Akbar à Sikandrâ terminé par Jahangir en 1613.

L'impacte que ce fils d'empereur eut sur les siècles suivants ne fut pas anodin car ce fut ses traductions persanes des Upanishad qu'Anquetil Duperron prendra comme sources pour sa traduction en latin, qui nous est parvenu sous le titre d'Oupnek'hat (1802). Ce fut grâce à Duperron et donc à Dara Shukoh, que les penseurs occidentaux eurent accès aux Upanishad. Et on sait l'influence qu'elles ont eue sur la philosophie.

Il faut donc voir que pendant huit siècles, les penseurs musulmans furent presque les seuls médiateurs de la pensée indienne vers l'occident. Du Xe au XVIIe siècle, les seuls récits historiques sur l'Inde, nous les devons aux penseurs musulmans (à part quelques récits de missionnaires chrétiens suite à Vasco de Gama) En cela, à eux une fière chandelle !

5. Conclusion.

Nous espérons avoir donné un aperçu suffisant des aléas concernant l'histoire de l'Inde de l'Islam. Les implications que les musulmans ont eues sur la société indienne ont été considérables en positif comme en négatif. Les natifs de l'Inde, grâce au miroir musulman, ont progressivement développé une forte identité : S'il y avait les musulmans d'un côté, le peuple hétérogène de l'autre devait se définir et il le fit en adoptant le vocable d'« hindou » et avec lui la vaste notion d'Hindouisme qu'il est impossible de circonscrire. L'histoire de l'Inde s'est déclinée d'abord au pluriel, puis au duel et enfin au singulier acquérant au fil du temps conscience d'elle-même : conscience d'être l'histoire d'une terre toujours laissée en partage, sans cesse dominée et convoitée. C'est du sein de cette terre mère qu'est né le nationalisme indien et son esprit d'unité. Malheureusement, bien qu'elle eût le passé pour racine, l'unité ne put se faire politiquement et ce fut la partition. Cela est bien dommage car nulle part mieux qu'en terre indienne, l'histoire nous a montré qu'une cohabitation entre gens que tout oppose était possible.

6. Bibliographie.

6.1 Ouvrages généraux.

Louis Frédéric ; *L'Inde de l'Islâm* ; Arthaud, Paris, 1989.

Annemarie Shimmel ; *Islam in the Indian Subcontinent* ; Handbuch der Orientalistik, Zweite Abteilung Indien, E. J. Brill, Leiden-Köln, 1980.

Annemarie Shimmel ; *Islam in India and Pakistan* ; Iconography of Religions, Section XXII: Islam, Fascicle nine, E. J. Brill, Leiden 1982.

Fred W. Clothey ; *Religion in India, A Historical Introduction* ; Routledge, New York, 2006.

S. V. Desika Char ; *Hinduism and Islam in India, Caste, Religion, and Society from Antiquity to Early Modern Times* ; Markus Wiener Publishers, Princeton, 1997.

6.2 Articles.

Jean Aubin ; *L'Inde dans le contexte du Monde Islamique* ; in. **Marc Gaborieau** (éd.) ; *Islam et Société en Asie du Sud* ; Purusartha 9, Paris, 1986. Pp. 23-27

Wilhelm Halbfass ; *Islamic Encounters With Indian Philosophy* ; in. **Wilhelm Halbfass**; *India and Europe, An Essay of Understanding* ; State University of New York Press, New York 1988.

6.3 Sources.

Daryush Shayegan ; *Hindouisme et Soufisme, Une lecture du Confluent des Deux Océans le Majma' al-Bahrayn de Dârâ Shokûh* ; Albin Michel, Paris, 1997 (1^{ère} éd. 1979).

Kabir (Trad. Du Hindi par Ch. Vaudeville) ; *Au Cabaret de l'Amour*, NRF Gallimard, Paris, 1959.

Edward C. Sachau (ed. and Trad.) ; *Alberuni's India, An account of the religion, philosophy, literature, geography, chronology, astronomy, customs, laws and astrology of India about AD 1030* ; Munshiram Manoharlal Publishers Pvt Ltd, New Delhi, 1992 (1^{ère} éd. 1910).

6.4 Iconographies.

Les cartes du chapitre 2 :

Grand Larousse encyclopédique en dix volumes, sixième tome (sous rubrique « Inde ») ; Librairie Larousse, Paris, édition de 1962. Pp. 104-106.

Aussi : **Louis Frédéric** ; *L'Inde de l'Islâm* ; Arthaud, Paris, 1989. (milieu du livre)

Autres : ici et là sur Internet. (cf. www.exoticindiaart.com)

7. Annexes.

1. Chronologie de l'histoire de l'Inde tirée de : Sources of Indian Tradition. Ed. by William Th. De Bary, Motilal Banarsidass, Delhi 1958. Pp. 367-368.

ISLAM IN MEDIEVAL INDIA

| | |
|-----------|--|
| c.570-632 | Life and mission of Muhammad the Prophet. |
| 711-715 | Conquest of Sind by the Arabs under Muhammad ibn Qāsim. |
| 962 | Foundation of Turkish principality of Ghaznīn. |
| 988 | Capture of Kabul by Sabuktigin of Ghaznīn. |
| 999-1026 | Mahmūd of Ghaznīn raids India. |
| 1021 | Foundation of Ghaznavid principality at Lahore. |
| 1040 | Battle of Dandanqan. Ghaznavids lose bulk of empire to Saljūqs. |
| 1151 | Burning of Ghaznīn by Jahān-Sūz. Rise of principality of Ghōr. |
| 1186 | Ghōrids capture Lahore. End of Ghaznavid principality. |
| 1192 | Ghōrid defeat of Prithivi Rāj. Delhi becomes Ghōrid headquarters in India. |

Delhi Sultanate

| | |
|-----------|---|
| 1211-1236 | Reign of İltutmish, first founder-sultan of Delhi. |
| 1266-1287 | Reign of Bālban, consolidator of Delhi sultanate. |
| 1296-1316 | Reign of Ala al-dīn Khaljī. Imperial phase of Delhi sultanate. |
| 1306-1310 | Conquest of South India by Delhi. Foundation of independent Bahmanī sultanate in the Deccan. |
| 1325-1351 | Sultan Muhammad ibn Tughluq, patron of historian and political theorist Barnī. |
| 1351-1388 | Reign of Delhi sultan, Fīrūz Shah Tughluq. End of imperial phase of Delhi sultanate. |
| 1398-1399 | Timūr's invasion of India and sack of Delhi. Rise of independent "provincial" Muslim principalities. Probable birth of Kabīr. |
| 1451-1526 | Lodī sultanate of Delhi. |
| 1469 | Birth of Guru Nānak, founder of Sikhism. |
| 1504 | Bābur occupies Kabul. |

Mughal Empire

| | |
|-----------|--|
| 1526 | First battle of Panipat. Mughals displace Lodīs as rulers of Delhi and Agra. |
| 1540 | Mughal ruler, Humāyūn, expelled from India by Shēr Shah Sūr. |
| 1555 | Humāyūn recovers Delhi. |
| 1556 | Accession of Akbar. |
| 1569-1586 | Mughal conquest of Chitor, Gujarat, Bengal, Kashmir. |
| 1582 | Promulgation of Dīn-i-Ilāhī, Akbar's "Divine Faith." |
| 1600 | Charter of incorporation granted to the East India Company. |
| 1605-1627 | Reign of Jahāngīr. |
| 1627-1658 | Reign of Shah Jahān. |
| 1651 | Foundation of East India Company's factory at Hugli. |
| 1667-1668 | War of Succession between Dārā Shikōh and Aurangzīb. |
| 1707 | Birth of Shah Walī-Ullāh. Death of Aurangzīb. |
| 1739 | Sack of Delhi by Nādir Shah. |
| 1757 | Battle of Plassey. |

2. Texte extrait du Majma'al-Bahrayn de Dara Shukoh (cf Biblio. **Daryush Shayega** ; p.32) :

IV. La description des Attributs de Dieu le Très-Haut (sifât)

Selon les soufis, Allah-le Très-Haut a deux Attributs : la Beauté (*jamâl*) et la Majesté (*jalâl*), de sorte que la création entière est contenue dans ces deux Attributs ; mais selon les Indiens, il y a trois Attributs appelés (collectivement) *tergon* = *tri-guna*, lesquels sont *sat* = *sattva*, *raj* = *rajas* et *tam* = *tamas*.

Sattva signifie existenciation (*ijâd*). Les soufis ont considéré l'attribut de subsistance comme inhérent à la Beauté. Mais, comme ces trois Attributs sont contenus les uns dans les autres, les gnostiques indiens (*foqarâye hind*) les ont appelés *ter-mûrat* = *trimûrti* (la trinité) à savoir : *Barhmâ* = *Brahma*, *Beshon* = *Visnu* et *Mahish* = *Mahes'vara* (Siva-Rudra). Ces trois sont dits dans le langage des soufis, Gabriel, Michaël, et Seraphiel. *Brahma* est l'ange de l'existenciation qui est aussi Gabriel ; *Visnu* est l'ange de la subsistance qui est aussi Michaël, et *Mahes'vara* est l'ange de l'annihilation, c'est-à-dire aussi Séraphiel. L'eau, l'air et le feu aussi sont en rapport avec ces archanges : l'eau est associée à Gabriel, le feu à Michaël et l'air à Seraphiel. Ces trois (éléments) se manifestent dans l'universalité des êtres vivants.

Brahma qui est (comme) la salive de la langue, devint l'épiphanie du Verbe divin et la parole en prit naissance. *Visnu* qui est (comme) le feu des yeux, devint (source d'où effusent) la lumière, la clarté et la visibilité. *Mahes'vara* qui est l'air des deux narines, est ce dont procédèrent les deux souffles de la Trompette (de résurrection), à savoir les deux respirs (expiration et inspiration), qui, s'ils sont interrompus, provoquent la mort.

Le *triguna* est (identique) aux trois Attributs de Dieu qui sont (respectivement) l'existenciation, la subsistance et l'annihilation. Les épiphanies de ces trois Attributs sont *Brahma*, *Visnu* et *Mahes'vara* dont les qualités se manifestent en tous les êtres : au début, l'être naît, puis vit et subsiste pendant une période déterminée et périt ensuite. La *sakt* = *sakti*, puissance des trois Attributs, est dite *ter divi* = *tri-devî*. De la *tri-mûrti* procédèrent *Brahma*, *Visnu* et *Mahes'vara*, alors que de la *tridevî* prirent naissance les trois êtres qui sont *Sarastî* = *Sarasvatî*, *Parbatî* = *Pârvatî* et *Lachkmî* = *Laksmî*. *Sarasvatî* appartient au *sattvaguna* et à *Brahma*. *Pârvatî* au *ramoguna* et à *Mahes'vara*, et *Laksmî* au *rajoguna* et à *Visnu*.

3. Texte extrait des paroles de Kabîr (cf. Biblio. Kabir ; pp. 52-53) :

| | |
|--|---|
| <p>52</p> <p style="text-align: center;">PAROLES DE KABÎR</p> <p style="text-align: center;">VI</p> <p>Si Allah demeure dans une mosquée, à qui appartient le reste du monde? Les Hindous disent qu'Il demeure dans l'idole : les uns et les autres se trompent ! O Allah-Râm, c'est pour Toi que je vis, O Maître, aie pitié de moi !</p> <p>On dit que Hari demeure au Sud, et qu'Allah réside à l'Ouest : Cherche-Le dans ton cœur, cherche-Le dans tous les cœurs : là est sa demeure et sa résidence !</p> <p>Le brahmane garde vingt-quatre fois le jeûne du onzième jour¹ et le Cadi² observe le Ramadân : Il met de côté onze mois de l'année et cherche son salut dans le douzième !</p> <p>Pourquoi se baigner à Jagannâth³, pourquoi se prosterner à la mosquée? Celui qui récite ses prières le cœur plein de fourberie, que lui sert d'aller en pèlerinage à la Ka'ba⁴?</p> | <p style="text-align: right;">SATIRES 53</p> <p>Tous les êtres, hommes et femmes, sont tes créatures, ils sont tous des formes de Toi-même, Kabîr est le disciple de Râm et d'Allah, tous les êtres sont mes guru et mes pir⁵ ! Dit Kabîr : écoutez, hommes et femmes, prenez refuge dans l'Unique, Invoquez seulement le Nom de l'Unique, ô créatures, et vous êtes assurés du salut !</p> <p style="text-align: right;">[S. K. <i>prabhâti</i> 2.]</p> |
|--|---|